

A la recherche d'un travail en Amérique

Trịnh Xuân Đính

San Francisco, pendant les mois de l'été 1982. Je traînais mes pieds à la recherche d'un boulot car les élèves étaient en vacances, les écoles étaient fermées et comme je n'étais qu'un professeur suppléant, je ne recevais pas mes honoraires. En plus, je ne serais pas automatiquement réadmis en septembre, à la rentrée des classes. La situation était déplorable à cause de la récession économique et un certain nombre de professeurs titulaires mêmes avaient perdu leur emploi. Je me trouvais alors dans une tragique impasse. J'essayais de trouver du travail en lisant chaque jour les petites annonces dans les journaux, mais comment en trouver quand les gens chômaient par millions, surtout dans le secteur privé, et quand le travail devenait de plus en plus rare. On se bagarrait pour des boulots de garçons de cafés ou de laveurs de vaisselle et on se tuait pour ceux qui exigeaient un certain niveau d'intelligence comme le travail de secrétaire ou de vendeuse dans les grands magasins.

Mais Dieu avait pitié de moi et un jour, comme je passais devant un restaurant français qui allait ouvrir sur le boulevard Sutter, je remarquais son panneau d'annonce publique: le restaurant embauchait des gens pour sa cuisine et son service en salle. J'y entrais et je constatais qu'on offrait toutes sortes d'emploi: cuisinier, aide-cuisinier, marmiton, laveur de vaisselle, garçons de table, caissière, maître d'hôtel, agent comptable, etc. Je savais que je ne pourrais pas être garçon de table car je n'avais pas d'expérience et on exigeait des lettres de recommandation que je n'avais point. En outre, j'étais un Vietnamien, je parlais l'anglais avec accent et je ne connaissais pas les règles de la courtoisie américaine.

Je me sentais un peu déprimé quand je voyais la longue file de gens qui attendaient pour être interviewés, mais comme je voulais du travail, je m'efforçais de patienter. Aussi, j'avais espéré que ma connaissance de la langue française me donnerait un peu plus de chance. En effet, quand mon tour venait de parler au patron, je l'entendis utiliser un anglais défectueux et je lui dis:

- Vous n'avez pas besoin de parler anglais. Je comprends très bien le français.

Le gars était bien surpris. Il était un de ces chefs célèbres de France qui avaient inventé ce qu'on appelait "La Nouvelle Cuisine Française". Il me regardait d'un air égaré car non seulement je parlais français mais je le parlais avec un accent impeccable. Il me demanda:

- Où est-ce que tu as appris le français?

- Je suis un réfugié vietnamien. Vous savez très bien que le Vietnam faisait partie de l'Indochine Française. Nous étions colonisés par la France.

Le chef cuisinier, Hubert K., un Français qui savait faire la cuisine et rien de plus, me demanda stupidement:

- Une colonie française en Chine?

Je constatais qu'il était un imbécile et je lui dis:

- La France n'avait pas de colonie en Chine, mon cher! Tu ne m'écoutes pas! Je disais "Indochine" et non pas "Chine".

- Ben, dis-le moi, où se trouve l'Indochine?

- Tu m'embauches et je te le dirai.

- Qu'est-ce que tu peux faire?

- La cuisine. C'est la cuisine que je peux faire!

- Tu as travaillé dans un restau français?

- Bien sûr que oui! Je travaillais dans un restaurant français à Saigon.

J'avais menti mais je savais comment. Je tâchais de le mener en bateau pour avoir du travail. Il me questionnait:

- Tu es de quelle école?

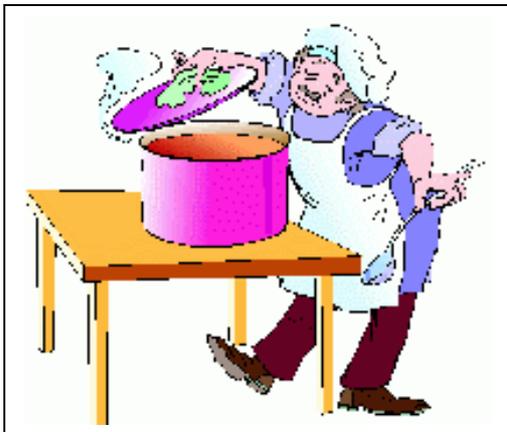
Je me disais: "Quel imbécile! Il parlait comme s'il faisait de la peinture ou de la poésie!" J'inventais une école pour blaguer:

- Cuisine Coloniale Française.

Ses yeux sortaient de leur orbite. Il n'en croyait pas ses oreilles car il n'avait sûrement jamais entendu parler de cette école.

- Comment il s'appelle, le restaurant où tu travaillais? Où est-ce qu'il se trouvait?

Je ne me rappelais aucun restaurant français à Saigon. Lorsque j'étais



encore dans le pays, avant la victoire des communistes sur le Sud, j'avais l'habitude de venir chez Brodard ou chez Givral pour boire une tasse de café ou prendre un petit déjeuner. Mais ce n'étaient pas des restaurants français fameux! Puis je me souvenais du temps où j'avais douze ou treize ans, mon père m'emmenait souvent chez Albert, un petit restaurant français sur la rue Dinh Tiên Hoang qui avait un chef cuisinier vietnamien très connu. Je lui répondis:

- Chez Albert. Sur le boulevard Albert

Premier.

Hubert ne connaissait rien de Saigon. Il ne savait pas que je le bluffais. Il continua:

- Quels sont tes plats spéciaux?

- Poulet au Marengo, Crabe Farci, Boeuf Fondu, Civet de Lapin, Langoustine à la Saigonnaise... et beaucoup d'autres plats exotiques.

- Comme quoi?

- Cuisses de grenouille beurrées, Andouille grillée, Escargots au gingembre.

J'avais souvent dégusté ces délicieux plats vietnamiens. Je savais qu'Hubert ne pourrait pas vérifier et je me réjouissais de les nommer pour me faire rire en moi-même. Hubert me dit:

- Je te fais aide-cuisinier. Notre restaurant ne fait pas de ces plats exotiques. Nous faisons de la Cuisine Moderne. Après quelque temps, si tu peux apprendre un ou deux plats, je te ferai cuisinier. D'accord?

Depuis ce jour, je passais mes journées à peler de l'ail, des pommes de terre, des carottes et des artichaux, à hâcher du boeuf, à couper des dizaines de poulets pour en faire du bouillon.

Un jour que je devais sortir de l'entrepôt des cartons de légumes et de poulets congelés qui pesaient plus de 50 kilos, je trébuchais et me tordais la colonne vertébrale. Je devais rester au lit plus d'une semaine sans être payé. En ce temps, j'étais nouveau dans le pays et je ne savais pas que le droit du travail américain autorisait, en mon cas, non seulement un congé payé mais stipulait aussi que j'avais droit à l'hospitalisation gratuite. Pendant toute une semaine, je souffrais comme un chien et je me couchais sur un matelas que j'avais trouvé dans la rue, un matelas décoré de larges taches rosées, vestige de rencontres d'amour. Je me sentais tout de même plus heureux que sans matelas puisque je n'avais pas à rester en contact avec le dur plancher, auquel cas "mon père en mourrait" (en vietnamien "*thì chết cha*"). Chaque jour, un ami au nom de Xuân montait dans ma chambre et me cuisait du "cháo sườn" ou porridge de riz au côtelette de porc. Il me massait le dos avec de l'huile *củ là* (dầu củ là). J'aimais bien Xuân car il était bon envers moi. Dans la souffrance commune, nous étions liés par le sort du destin et nous éprouvions mutuellement de l'affection et du respect. Nous étions généreux l'un envers l'autre.

Pendant ces longs mois d'été, je travaillais dans la cuisine et je conversais avec Hubert, le chef cuisinier. Il me demandait jusqu'où j'avais fait mes études et je lui disais que j'avais le Brevet élémentaire. Mais je lui racontais toutes sortes d'histoires, de la philosophie à la religion, de la littérature à la géographie, du droit à la politique, en passant par des expériences de vie que j'avais réellement vécues. Hubert me demandait: "Comment se fait-il que tu connais toutes ces choses?" Et je lui répondais: "Bouddha m'a donné une bonne cervelle et je lisais beaucoup, et la connaissance m'entraînait dans la tête!" Il ne voulait pas m'entendre et flairait que je lui mijotais quelque chose. Et pourtant, il me respectait plus. Un jour, il engueulait ses marmitons chinois: "Ces Chinois, ce sont tous des imbéciles!" Je lui répliquais calmement: "Hubert, tu sais, il y a des imbéciles partout, même chez les Français!" Il restait ébahi pendant quelques secondes puis fut peut-être tenté de m'engueuler. Mais il ne disait rien. Il se rendait compte sûrement que j'avais raison.

Je restais avec Hubert six mois. Un beau jour, Trương venait me chercher au restaurant. Il me disait que le "School District" avait besoin de moi et qu'il voulait que je redevienne professeur. Quand je disais adieu à Hubert, il me demandait:

- Quel genre de boulot as-tu trouvé pour me quitter comme ça?

- On m'invite à enseigner dans un lycée.
- J'ai soupçonné que tu m'avais toujours menti! Tu m'as dit que tu n'avais que le brevet élémentaire!
- Je l'ai dit pour que tu m'embauches, Hubert. Si je te disais la vérité, je serais toujours chômeur! Mais après tout, je te dis merci. Sans toi, je n'aurais rien eu à me mettre dans la bouche ces derniers mois!

Trịnh Xuân Đính (promo 61)